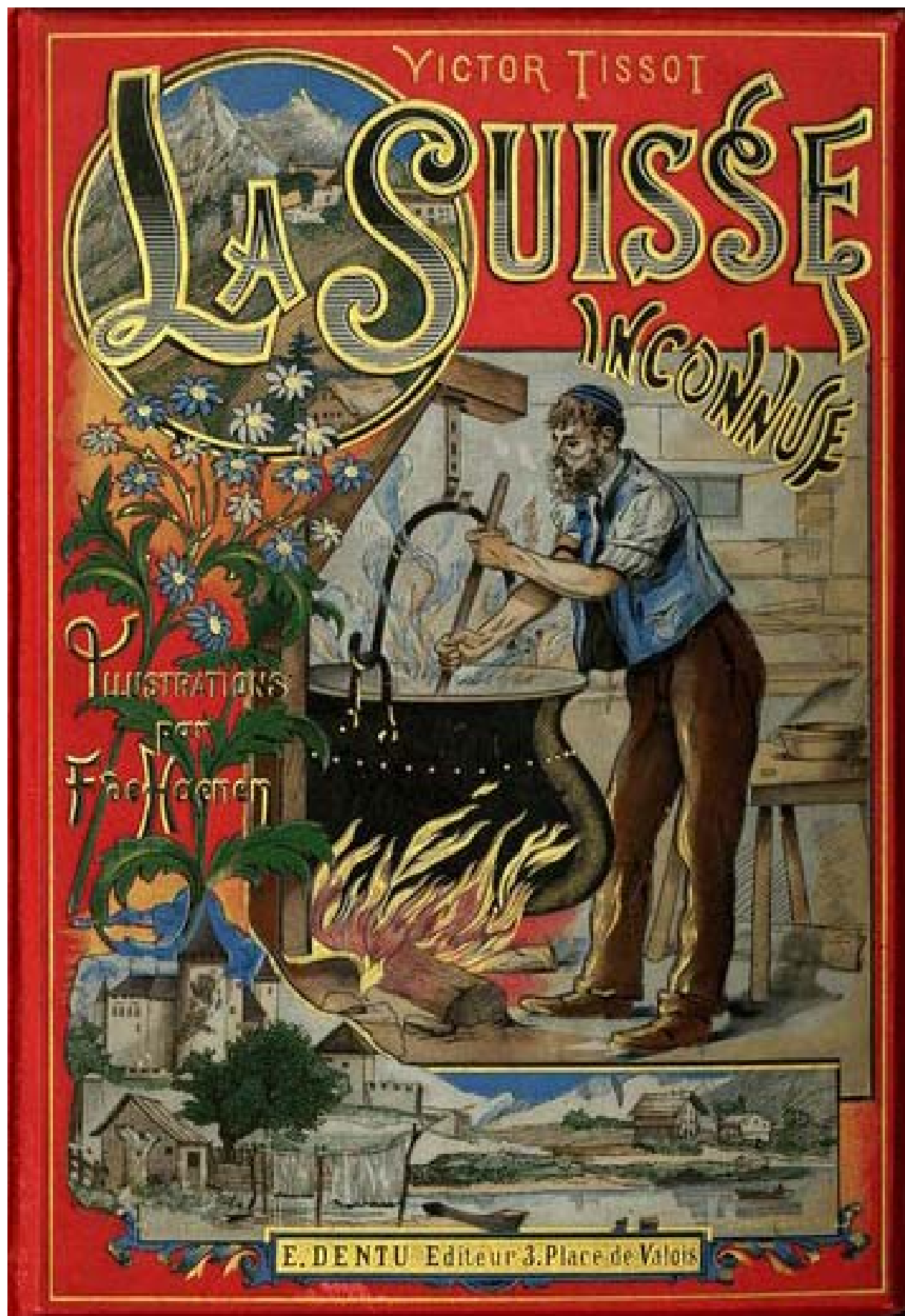




VICTOR TISSOT

1888

LA
SUISSE INCONNUE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1888

Tous droits réservés.

DANS LA GRUYÈRE

431

C'est surtout dans les pays de montagnes qu'on
est frappé des rapports intimes qu'il y a entre

l'homme et le sol qu'il habite. Ces montagnards, tous remplis des énergies de cette nature puissante, sont d'une force extraordinaire, musclés comme des athlètes, et ils ont la joie, l'épanouissement large et robuste de leurs belles montagnes, de leurs vallées clémentes et souriantes ; mais, dans cette bonhomie du pâtre gruyérien, il y a un fonds de malice charmant, une pointe d'ironie qui révèle une extrême finesse. S'il est vrai que l'âme d'un peuple se retrouve dans ses chants, — *le Ranz des Vaches*, qui est le chant national de la Gruyère, doit nous révéler cette âme tout entière.

Le Ranz des Vaches n'est pas seulement le chant de la mélancolie, de la nostalgie du Suisse à l'étranger, qui y revoit, comme dans une vision musicale, le chalet où il est né, la montagne où paissent les troupeaux en agitant leurs sonnailles ; c'est encore un chant satirique, un ravissant tableau de mœurs qui montre l'esprit narquois et observateur du Gruyérien.

La note mélancolique et déchirante n'éclate que dans le refrain, dans ce *liauba, liauba pô-âriâ*, longuement jeté aux vents et qui s'en va, d'écho en écho, jusqu'à ce qu'il expire comme une plainte, s'éteigne comme un soupir dans les profondeurs infinies des vallées.

Entre ce refrain d'une tristesse poignante, et les couplets qui le précèdent, le contraste est saisissant. L'allure des couplets est gaillarde, pleine de gaieté et d'entrain ; leur pointe ironique et gauloise fait du *Ranz des Vaches* un délicieux petit poème comique.

Voici le printemps : la montagne qui était, il y a quinze jours, toute blanche, est devenue toute verte ;

et le troupeau se met solennellement en marche pour les pâturages alpestres. Mais on s'est trop pressé de partir ; arrivé au bord d'un torrent, on ne peut pas passer ; l'eau est encore trop grande.

Que faire ?

Ce qu'on fait au village, quand on est embarrassé : aller frapper à la porte du curé. Mais le sceptique Pierre répond à ceux qui lui donnent ce conseil :

Que voulez-vous que je lui dise,
A notre brave curé ?

Une messe suffira peut-être ?

Pierre descend au village. Il va frapper à la porte du presbytère, — et c'est une jolie servante qui lui ouvre, son tablier blanc coquettement relevé sur sa robe.

Introduit auprès du curé, le pâtre lui expose la situation critique du troupeau et ajoute :

Il faut que vous nous disiez une messe,
Pour que nous puissions passer.

Le bon curé répond :

Pauvre Pierre, si tu veux passer,
Il te faudrait me donner un petit fromage,
Mais tu ne dois pas l'écrémer.

C'est la première flèche ; celles qui partent ensuite sont toutes vibrantes de fine satire et d'ironie.

Pierre réplique :

Envoyez-nous votre servante ;
Nous lui ferons un bon fromage gras.
— *Ma servante est trop jolie,*
Vous pourriez bien me la garder,

riposte le curé.

— N'ayez pas peur, notre prêtre ;
Nous n'en sommes pas si affamés.
Et de trop embrasser votre servante
Il faudrait peut-être nous confesser ;
De prendre le bien de l'Église,
Nous ne serions pas pardonnés.

Cela n'a l'air de rien, mais quelle critique profonde, quelle mordante satire dans ce dialogue du montagnard et du curé ! Ce côté littéraire du *Ranz des Vaches* n'a guère été remarqué ; c'est pour nous autres, littérateurs, le côté intéressant et curieux de ce ravissant poème comique patois.